

# TIENS, VOILÀ DU BOUDIN

## TÉMOIGNAGES DE LÉGIONNAIRES



## Témoignage d'un ex-légionnaire.

*1 octobre 2009 (source : <https://www.droitdesmilitaires.fr/> )*

Je me suis engagé en été et après avoir terminé dans les premiers des sélections à Aubagne, j'ai été envoyé à Castelnaudary dans une section d'une cinquantaine d'engagés volontaires. Au bout d'une semaine au régiment nous sommes donc partis à « la ferme » pour une durée d'un mois. C'est dans cette ferme, loin du régiment, des gradés et de la police militaire, que s'est passée la partie la plus dure de mon instruction.

Tous les matins, rassemblement, nus dehors, qu'il pleuve ou non. A ce moment-là nous recevions les ordres de la matinée, et attendions que les chefs d'équipe se décident à nous autoriser à nous habiller. Après un déjeuner plus ou moins facultatif, nous partions pour des footings, ou des parcours d'obstacles. Les retardataires au footing subissaient de nombreux coups allant même jusqu'à se retrouver au sol, battus par plusieurs caporaux (cela m'est arrivé une fois, alors que j'avais une entorse de la cheville et que l'on m'avait interdit la consultation, j'avais fini la tête en sang).

Au cours de ce mois passé à la ferme, plusieurs d'entre nous terminèrent à l'infirmerie, et l'un finit même par être inapte définitif suite à un coup de rangers dans le dos pendant une « position du prisonnier coréen ». Le caporal responsable fit seulement une semaine de prison. A force de constater nos aller et retour à l'infirmerie et des désertions (4 ou 5 en un mois) l'OPSR (officier protection sécurité régimentaire) s'est déplacé plusieurs fois à la ferme pour nous interroger un par un sur les méthodes d'instruction de nos cadres.

La plupart de nos caporaux insultaient constamment l'un de nos camarades qui était africain, car il ne comprenait rien et nous « ramassions » tout le temps à cause de lui ; et le pire c'est qu'à force d'entendre les mots « macaque », « singe », « bamboula », « bougnoule », etc., nous nous y étions habitués. Bref, parfois nous passions des nuits entières en slip à ramper, dans la boue, dans les graviers, à alterner la marche en canard avec diverses positions (prisonnier coréen, crocodile, etc.) toutes plus sadiques les unes que les autres. Des fois pour nous laver, les cadres nous alignaient nus, et nous arrosaient avec un tuyau d'arrosage, tout en nous prenant en photo et en buvant leur bière. Nous étions de vraies bêtes,

nous ne nous considérons plus comme des êtres humains : nous étions des « merdes », nous le savions et nous l'acceptons.

Un jour, un prêtre est venu, il était appelé « le suce bite » ; il nous amena à boire et à manger, du sirop, des gâteaux etc. Pour nous faire payer ce luxe indigne d'un engagé volontaire, nous n'avons pas remangé pendant deux jours ; nous regardions les gradés manger pendant que nous restions au garde-à-vous en plein soleil, sans manger et sans boire (certains prenant des coups de chaleur). Parfois, lorsque l'un d'entre nous soufflait, les caporaux lui lançaient une assiette à la tête. L'après-midi, après le passage du prêtre, un caporal mit une grenade d'exercice dégoupillée dans la bouche de l'Africain, il nous dit de mettre d'énormes pierres dans notre musette et nous emmena dans la colline faire des roulades et autres « conneries » ; certains ne purent, après, se baisser pendant plusieurs jours.

Une nuit on a eu un rassemblement dans la tenue du moment (comme nous étions obligés de dormir en slip, la tenue du moment était donc le slip), ils nous ont ordonné de nous allonger face au sol, les mains dans le dos. Il pleuvait et nous étions gelés. Ils nous ont masqué le visage un par un, ils nous ont attaché les mains avec des « serflex », puis ils nous ont entassés dans un GBC en « position marchandise » (c'est-à-dire sans les bancs et les bâches baissées), pendant une durée qui m'a paru une éternité. Ils nous ont baladés, nous tombions dans tous les sens, nous nous cognions les uns contre les autres, nous avions du mal à respirer, nous ne voyions plus rien. Puis ils nous ont fait descendre, dans la boue ; là, ils nous ont pris un par un et nous ont cognés pour savoir qui avait volé de la « bouffe » à la popote (restaurant des cadres dans lequel nous servions « d'esclaves »). Le résultat a été qu'on n'a jamais su qui avait fait le coup. Une dizaine de personnes étaient blessées et la moitié de la section voulait repartir dans le civil après cette expérience, sans doute l'une des pires de ma vie. Voilà pour ces quatre premières semaines en tenue de combat.

Pendant une période sur le terrain, les caporaux nous ont pris toutes nos rations, les ont mélangées dans une marmite, et ont vidé la marmite par terre. Ils nous ont forcés à tout manger, comme des animaux et à chaque fois ils nous laissaient 10 ou 15 secondes pour tout manger, sinon ils sautaient dedans à pieds joints et après, nous redonnaient l'ordre de manger pendant 10 secondes.

A la fin de la marche « képi blanc », nous sommes retournés au régiment, là de nouveau nous avons été convoqués au bureau de l'OPSR un par un, pour savoir ce qu'il s'était passé durant ce mois. Pendant les trois mois qui suivirent nous n'avons eu droit qu'à 2h de quartier libre, et encore, un quartier libre en colonne par un, pendant lequel nous n'avons fait que marcher dans la ville. Le reste de l'instruction était plutôt calme comparé à « la ferme » surtout qu'un mois après notre retour, nous avons changé de cadres et les nouveaux étaient moins sadiques.

A l'issue de l'instruction à Castelnaudary, on nous a demandé qui voulait partir dans le civil, en nous prévenant que ceux qui voulaient partir resteraient encore six mois au 4<sup>e</sup> RE, à « ramasser comme des chiens » ; en gros on ne nous laissait pas le choix, je voulais partir de la Légion, mais je ne voulais pas rester six mois « en prison » (après tout je n'avais commis aucun délit, je n'ai jamais eu le moindre souci avec la justice !). J'ai donc fait le choix d'aller dans un régiment de combat.

La courte période d'instruction dans ce régiment fut géniale, je me sentais comme un poisson dans l'eau, j'étais toujours l'un des meilleurs, ce qui me valait un minimum de respect de la part de mes supérieurs et surtout on me confiait souvent la responsabilité de la section. Je retrouvais enfin la motivation qui m'avait poussé dans l'armée. Après le CPE on a intégré une compagnie de combat, et là tout a changé : à nouveau traité comme une « sous-merde », sauf que cette fois, le racisme avait changé, cette fois c'était les Français que nous détestions. La haine envers les Français était telle, qu'il y avait même un tableau dans un couloir avec les bandes patronymique de tous les déserteurs francophones de la compagnie. L'un des caporaux, un Brésilien m'avait dans le collimateur, et malgré le fait que même en compagnie de combat je sois toujours l'un des meilleurs, j'étais son bouc émissaire : de garde tous les week-ends, d'EIT (élément d'intervention à temps) le soir de Noël, de garde pendant mes PLD (permission de longue durée) de Noël, etc. Je passais des nuits entières, avec sac à dos, camouflage, gilet de combat etc. à frotter les couloirs à la brosse à dent, à essorer avec mes lacets de rangers, à cirer les rangers de toute la section, à laver les WC sans gants, sans rien.

Lors de mon CTE j'ai pris la décision de désertir. A la Légion on a un dicton : Marche ou crève. Là les sergents, les caporaux-chefs et les caporaux m'ont dit : « Pour toi c'est déserte ou crève ». Cela faisait déjà deux semaines que je creusais des trous toutes les nuits, que je faisais tous mes

déplacements en marchant en canard, que j'assurais la moitié de la garde à moi tout seul, pour la seule et unique raison, qu'un caporal ne pouvait pas me « blairer ». J'ai passé le rapport du capitaine pour partir. Il n'a pas voulu, il a même dit « qu'un aussi bon élément que moi représentait sa compagnie dans chacun des challenges et qu'il se devait de me garder ». Je ne pouvais pas lui parler de mon calvaire car « balancer » est impossible pour moi, ça aurait été encore moins honorable que de désertir. J'ai donc décidé de désertir, ce que je fis la nuit même. Cette nuit-là, nous étions quatre à désertir. A la fin du CTE, la compagnie comptait dix déserteurs. Un seul est resté.

# La « ferme » de la Légion étrangère ? J'y ai vécu l'enfer

7 novembre 2016 (source : <https://www.nouvelobs.com/> )

Je m'appelle François Espinasse et je suis, pour toujours, le matricule 182 575. Mon matricule de légionnaire. En juillet 1992, j'ai commencé l'instruction à Castelnaudary, base du 4<sup>e</sup> Régiment étranger, c'est l'école de la Légion étrangère. Je connais bien le lieu-dit la Ferme, dont vous avez montré des photos. En fait, il y a deux fermes : la Jase et Bel-Air. Je le sais, j'y ai vécu l'enfer. J'étais à Bel-Air.

Moi aussi, j'ai subi les mêmes exercices servant à vous endurcir. Si vous vous êtes engagé en étant un agneau, vous en sortirez en loup. Cela fait partie du programme de la « ferme » : durant un mois, ils font tout pour nous faire désertre : humiliation, coup, fatigue, sport intensif pour nous pousser au-delà de nos limites. Ces photos n'ont rien à voir avec un quelconque exercice d'aguerrissement au froid.

## **J'ai 19 ans, j'ai fait des conneries, je m'engage pour m'en sortir**

À l'époque, j'ai 19 ans. Je suis un enfant de la Ddass, j'ai fait quelques conneries et je m'engage pour m'en sortir, pas du tout par militarisme. C'était un matin, le 17 juillet 1992. Au début, il y a des tests psycho-techniques et sportifs à Aubagne, au 1<sup>er</sup> Régiment étranger, la maison mère de la Légion.

Et puis le passage par la « gestapo », comme on l'appelle. On passe une dizaine de fois à l'interrogatoire. Ils sont deux, ils retracent toute votre vie dans les moindres détails. Vos notes de classe en sixième, le nom d'une petite amie oubliée. Tout.

C'est là que j'ai perdu ma nationalité française, au profit d'une nouvelle identité. Je suis devenu Canadien de Vancouver.

## **L'instruction au 4<sup>e</sup> Régiment étranger : quatre mois d'enfer**

Si vous êtes pris lors des tests à Aubagne, vous partez à l'instruction pour quatre mois. Pendant cette période, interdiction de lire des quotidiens, d'écrire à toute personne extérieure, de regarder la télévision, de téléphoner. De parler aux civils croisés sur le chemin du parcours du combattant et pendant les footings à l'extérieur de la caserne. Vous êtes totalement coupés du monde extérieur

Mais surtout, vous êtes traité comme des animaux. Humilié, rabaissé constamment. Cela se passe de deux manières. D'abord par le physique. Les caporaux « foot-foot » (des soldats tout juste formés qui restent dans ce régiment d'instruction, ndlr) vous tabassent pour un oui ou pour un non. Parfois, vous léchez leur chaussure, vous faites leur lit. Ou alors on vous met la tête dans la merde aux toilettes.

Un soir, à l'appel -tous au garde à vous dans le couloir-, un caporal est passé avec une lame de cutter et il nous a entaillé les avant-bras au hasard. Sans aucun état d'âme. Il y avait aussi la « chaise vietnamienne » : assis perpendiculairement au mur, cuisse droite et bras tendu en avant. Un caporal donne des coups de manche à balai sur les abdos, les cuisses, les bras... Ne surtout pas tomber, sinon c'est pire.

Même pour aller aux toilettes, il faut demander la permission. Se mettre au garde-à-vous devant son supérieur et dire : « Engagé volontaire Espinasse, 2 mois, 3 jours de service. Permission d'aller aux toilettes ? » Engagé volontaire, c'est le grade pendant la période d'instruction.

### **La finalité des mauvais traitements ? Faire de la Légion un corps d'élite**

Je suis pas un gros balèze. Je mesure 1,65 m pour 56 kilos. En fait, le physique ne change rien. A la Légion, on arrive toujours à vous briser moralement. J'ai vu des gros, genre racaille de banlieue qui a fait de la boxe, s'effondrer. Je me souviens d'un grand black, ancien de la Royal Navy, un monstre... je l'ai vu pleurer aux toilettes.

En général, ceux qui tapent sont les sous-officiers et brigadiers-chefs, car les officiers sont rarement issus de la Légion. Ils viennent d'autres armes. Ces sous-off's dépassent leur autorité. Tout le monde est au courant, tout le monde se tait. Jusqu'au général commandant.

Pourquoi faire tout ça ? A l'époque, on nous disait :

« La Légion est un corps d'élite qui n'appartient pas à la France, c'est une armée autonome. Et il faut des vrais Rambo pour intervenir à l'étranger. Si un jour vous êtes prisonnier, il faut tenir le coup. »

C'est inhumain. A la fin de l'instruction, on a fait la marche « Képi blanc » et la marche régimentaire, 350 kilomètres en une semaine, en tactique, cela veut

dire en milieu hostile. Au retour de cette douloureuse marche, j'ai passé la nuit complète à nettoyer mon Famas et malheur à celui qui essaie de s'endormir, il prendra un coup de crosse d'un Mac 50 (un pistolet automatique de 9mm).

Le jour où l'on m'a remis ce képi, j'ai pleuré parce que pour la première fois de ma vie, j'en avais bavé pour l'obtenir. Nous étions environ 60 au départ, nous avons fini à 40.

En quatre mois, il y a un gars qui s'est pendu dans sa chambre. Un autre a sauté par la fenêtre du deuxième étage. Il s'en est sorti avec plein de fractures. C'est la peur qui nous motive. Et les rumeurs disant que si on ne finit pas l'instruction, il peut nous arriver quelque chose de grave.

### **Comme le bon père de famille estimé de tous qui bat ses enfants...**

Après l'instruction, j'ai servi quatre ans et demi au 1er Régiment étranger de cavalerie (REC) à Orange. J'étais pilote de VBL et VAB et tireur de missile Milan. En donnant le maximum de moi-même, je subissais encore des brimades...

J'ai déserté, avant de risquer de finir par tuer mon maréchal des logis. De peur que la police militaire me retrouve, je me suis caché en montagne durant quelques mois. J'avais l'impression d'être un fugitif et je n'ai fait que servir mon pays avec honneur et fidélité. J'ai subi trop de choses, c'était l'enfer. J'ai 37 ans aujourd'hui et j'ai encore des séquelles.

Bien sûr, j'étais fier de porter un Képi blanc, surtout à la remise de ma première médaille. J'ai voyagé, je suis allé plusieurs fois en Afrique. En uniforme, à Paris, j'ai été salué par des policiers en faction devant l'ambassade américaine, place de la Concorde. La Légion, c'est un mythe. Il faut aussi savoir ce qu'il y a derrière. C'est comme le bon père de famille estimé de tous qui bat ses enfants...

Oui, aujourd'hui, je regrette mon engagement. Si j'avais eu le choix, j'aurais fait autre chose. Parce que même si vous avez fait des bêtises, des erreurs, il y a quand même une façon de traiter les humains. Les gens disent : « Pas grave, ce sont des repris de justice, des tueurs, ils le méritent bien. » Mais des tueurs, cela fait longtemps qu'il n'y en a plus à la Légion. Et puis, on a quand même servi la France, non ?